

# Pionnières du féminisme et du syndicalisme : Léa Roback et Madeleine Parent

Dossier thématique réalisé par la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le RéQEF, 2023.

Ces transcriptions sont tirées des chutes de tournage du film *Madeleine Parent, tisserande de solidarité* (2002), réalisé par Sophie Bissonnette.

## L'ÉVEIL AUX INJUSTICES (1918-1940)

### La famille et les études au couvent (1918-1934)

Judith Murray : Madeleine, parlez-moi du temps que vous êtes né et de votre enfance, s'il vous plaît.

Madeleine Parent : Je suis née en 1918 à Montréal dans un logement sur la rue du Parc Lafontaine. Mon père était comptable dans une maison d'alimentation. Ma mère, avant de se marier, était sténodactylo. Évidemment, il a fallu qu'elle quitte, c'était la coutume quand une femme se mariait. J'étais enfant unique jusqu'à huit ans et demi quand mon frère est venu. Et ça a été une grande joie pour ma famille et surtout pour moi.

Dans mon enfance, j'ai passé pas mal de temps avec mes grands-parents. Nous passions l'été à la campagne, les grands-parents tout près, et je faisais des marches avec mon grand-père qui saluait tout le monde. C'était surtout des familles pauvres qui louaient leur maison d'hiver aux gens qui venaient pour l'été et qui habitaient dans des maisons extrêmement pauvres, pendant ce temps-là. Mon père, mon grand-père, les traitait tous comme des égaux et pour moi, les enfants étaient des amis.

Quand je suis allée au couvent, c'était chez les religieuses de la congrégation Notre-Dame, des cours du français, évidemment. Et là, j'ai pris encore plus conscience de certaines injustices sociales. Il y avait des religieuses excellentes, dévouées, de bonnes enseignantes. Mais aux échelons supérieurs, c'est-à-dire où les décisions se prenaient, on était porté à voir des religieuses qui étaient plus des femmes d'affaires. Et je me suis rendu compte que les filles plus pauvres n'étaient pas traitées comme les autres de familles plus fortunées, dont une de mes amies par exemple, dont le père était plombier. Elle se faisait demander au catéchisme quand son père paierait ses comptes?

Je trouvais ça abominable et j'en ai eu des exemples durant mes années de couvent. Par ailleurs, celles qui étaient dévouées pouvaient être excellentes. J'ai eu le plaisir d'avoir une maîtresse de diction, qui était une perfectionniste. Et quand elle ne me disputait pas une fois dans l'heure de la diction, je m'inquiétais pour sa santé et j'attendais à la semaine prochaine pour voir si elle était assez bien. Et si elle l'était, bien ça reprenait, Il y avait eu un concours de diction et j'avais gagné le prix. Et elle avait donné un drapeau tricolore, ce qui était

intéressant par les temps où nous vivions et en plein couvent. Je pense qu'elle avait des idées très avancées. En tout cas, elle était excellente maîtresse.

### Rencontre avec Françoise David

Madeleine Parent : De tout le temps que j'ai été au couvent, je me suis battue contre le régime de pensionnaire, quand ce n'est pas nécessaire pour l'enfant, quand elle a une famille. Et avec toutes ces batailles, j'ai réussi au moins à être pensionnaire rien qu'un an.

Françoise David : Bon, c'est pas trop mal!

MP : Alors c'était pas trop mal!

FD : Toi, est-ce que tu étais du genre – parce que moi j'étais un peu comme ça aussi – au fond, tu devais bien réussir en classe.

MP : Oui, assez bien.

FD : Oui, oui, c'est bien ce que je pense. Moi je réussissais pas mal non plus. Au fond, on n'était pas probablement des filles très très délinquantes et très dissipées, mais on n'en pensait pas moins. Et tu me parles de tes batailles de pensionnaire, moi après ça, au collège, ça a été les batailles pour pas être obligée d'aller à la messe. C'était quelques années plus tard là, mais c'est un peu le même principe. On n'est pas hostile à l'école, on n'est pas contre l'idée d'avoir des notes raisonnablement bonnes et d'apprendre. On est contre l'oppression. Au fond, on est contre... les règlements pour rien. J'ai l'impression que toi, c'était déjà dans ton caractère. Si je comprends bien.

MP : Je détestais ça ! J'étais tranquille, comme tu disais, comme tu l'étais toi-même. Mais je trouvais abominables toutes ces longues périodes de silence. Cette discipline partout, dans les corridors, partout, sauf quand la cloche avait sonné pour la récréation. Mais pourquoi est-ce qu'on ne peut pas du tout, du tout se parler ? Et au fait, à Villa-Maria, je prenais des leçons de dessin, pas parce que j'étais bonne, malheureusement, mais parce que quand on entrait dans le studio de cette religieuse, il n'y avait pas de règlement.

FD : Enfin !

MP : En fait, on était toutes tranquilles ! Mais on se parlait, comme ça, doucement, tout doucement. On posait des questions, puis on dessinait. Et c'était le moment de la semaine qui était le plus relax, de toute la semaine. Et sans doute que la religieuse s'en rendait compte. Mais comme par exemple, il y avait une religieuse quand on montait et qu'on descendait les escaliers. Tsé on avait ce petit... clapet !

FD : Oui, oui, oui, moi aussi j'avais ça.

MP : Et il y en avait une, parce que les escaliers tournaient, moitié chemin, puis fallait qu'elle nous arrête à chaque niveau, qu'elle en trouve une à disputer. Jamais, jamais que ça manquait. Puis moi, je la regardais. Et puis elle aurait bien voulu trouver quelque chose, mais elle trouvait jamais rien. Puis je l'attendais. Tu comprends ? Mais c'était tellement ridicule. Qu'est-ce que ça donnait ? Alors, toutes ces dévotions ?

FD : Il y en avait pas mal, hein ?

MP : À six heures moins dix le matin, c'était la prière d'abord, avant de commencer à se préparer. Ensuite, c'était la messe. Ensuite, après la récréation, tu commençais les cours, puis c'était la prière. Ensuite, il y avait une visite à la chapelle durant la journée, une autre prière et le soir, après l'étude, avant d'aller souper, la grande visite à la chapelle. Les deux grandes visites, c'était la messe et celle-là. Et puis, avant de se coucher, il fallait encore faire une prière. Mais ça devenait machinal et ça n'avait plus de sens du tout. Et moi, une autre chose qui me blessait et qui me choquait terriblement, c'était la manière dont les religieuses traitaient les servantes. D'abord, on n'avait pas le droit de leur parler. Moi, je leur souriais quand il n'y avait pas de religieuses qui regardaient. Mais je n'aurais jamais osé leur parler, parce que c'est elles qui auraient été punies.

### **L'école anglaise et l'Université McGill (1934-1940)**

Madeleine Parent : Après le couvent, j'ai fait deux années à l'école anglaise parce que mon père m'avait promis que je pourrais faire un baccalauréat à McGill si je le voulais. Et pour les femmes à ce temps-là, faire son baccalauréat, c'était encore chez les religieuses, parce qu'aux universités, il y avait seulement des cours plus avancés. Alors qu'à McGill il y avait des femmes, un premier stage. Et je suis allée à l'école anglaise, d'abord, ça a été un choc. Par exemple, dans les cours d'histoire, on nous enseignait l'histoire du Canada selon la version *british* impérialiste, alors que j'avais appris l'autre version. Et ça, ça voulait dire que, quant aux autochtones, les Algonquins, les Wendats étaient de bons autochtones et les Iroquois étaient des méchants. Alors que quand je suis arrivée à l'école anglaise, c'était le contraire, les Iroquois étaient les bons. Ça m'a pris un peu de temps avant de comprendre la différence, mais l'idée m'obsédait, il fallait que je sache. D'autant plus que l'été, nous allions sur le lac Saint-Louis, pas très loin de Kahnawake. Et dans notre voisinage, il y avait une veuve autochtone qui est devenue quasiment comme une grande tante dans notre famille. Et je savais bien que la version, même toute petite quant aux Iroquois, souffrait un peu de difficultés.

Il y avait aussi la littérature. Ma première année à l'école anglaise m'a amenée en confrontation avec Milton, qui était contre l'Église de Rome alors ç'a été quelque chose d'assez difficile à prendre, mais certainement que ça m'a permis de réfléchir même si certaines de mes idées n'étaient pas encore formées.

Quand je suis arrivée à McGill, je me suis rendu compte, c'était en 36, qu'il y avait au moins deux classes à McGill, c'est-à-dire les fils et les filles des riches, dont la plupart étaient dans ce qui s'appelait *the fraternities and the sororities*. Et il y avait les autres, qui n'étaient pas du même rang social. Et après avoir tout examiné ça, j'ai décidé que je ne voulais rien avoir à faire avec les *fraternities* et les *sororities*. Les étudiants moins favorisés commençaient à ce moment-là un mouvement d'étudiants, Canadian Student Assembly, qui revendiquait une chose seulement, c'était des bourses du gouvernement fédéral pour les étudiants et étudiantes de familles non favorisées, qui n'auraient pas pu autrement aller à l'université. C'était dans le sens d'une demande plus profonde que nous avions à l'esprit, c'est-à-dire le droit à l'éducation gratuite. On nous a tolérés, on n'était pas très confortables avec l'idée de ce que nous faisons. Mais le mouvement a grandi. Et je me suis trouvée une utilité additionnelle en travaillant avec des contacts à l'Université de Montréal et l'Université Laval ce qui était très intéressant. Là, évidemment, il y avait seulement des hommes, il n'y avait pas de femmes comme dans les autres universités anglophones du Canada.

André Laurendeau a été un de ceux qui ont encouragé notre mouvement des étudiants et ça a beaucoup aidé avec les étudiants de l'Université de Montréal et de Laval. Mais une fois la guerre déclarée – parce que nous avons commencé à l'automne de 37 – en 39, avec la guerre, là, les gouverneurs de nos universités anglophones, et particulièrement à McGill, se sont rabattus sur nous et on nous a attaqués de toutes pièces. Et là, pour moi, ça a été une découverte importante malgré que je savais qu'on était seulement tolérés. Pourquoi est-ce qu'on se battait si fort pour empêcher que les étudiants fassent une demande comme celle-là ? Parce qu'il n'y avait pas d'autres demandes à notre programme.

Moi, j'insistais là-dessus et j'ai gagné parce que je me disais pour les étudiants de l'Université Laval et de l'Université de Montréal, ça deviendra trop compliqué de garder leur adhésion au mouvement. Mieux vaut travailler sur un point sur lequel nous nous entendons et plus tard, on verra. Mais ce que j'ai compris plus tard... et finalement, le mouvement s'est éteint, surtout avec les diplomations de quelques-uns, quelques-unes d'entre nous qui étions à la fin de nos cours. Mais ce que j'ai compris plus tard, c'est non seulement qu'on ne voulait pas que nous rendions les universités plus populaires et plus accessibles pour les gens moins fortunés, mais aussi le gouvernement Mackenzie King préparait la conscription et alors on s'attaquait à presque tous les mouvements de jeunesse tant soit peu militants avant d'imposer la conscription. Mais, malgré que le mouvement, d'apparence, était mort, il est arrivé qu'après la guerre, pour la première fois dans l'histoire du Canada, les vétérans dont plusieurs apparemment avaient été des étudiants militants dans le temps, ont eu accès à l'université de la part du gouvernement fédéral. Et j'ai pensé qu'après tout notre mouvement avait eu un certain résultat.

Judith Murray : J'ai une question.

MP : Oui ?

JM : Il me semble aussi à l'université, vous vous êtes occupée pour le droit de la femme pour avoir le vote ?

MP : Oui, c'était en 39, j'étais présidente de la société française qui avait seulement des femmes. Il fallait que les hommes soient dans un autre monde. Pour quelles raisons? Le directeur des études françaises à McGill était un Français de France qui était monarchiste. Alors s'il voulait que les étudiants et les étudiantes soient séparés, il ne voulait pas non plus que les femmes aient le droit de vote. Et comme c'était mon intention avant de prendre la présidence et la dernière année de bac, de combattre là-dessus, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas suivre ses cours. Il a été dit d'ailleurs que si j'avais été son élève, il m'aurait bloquée. Alors je m'étais pas trompée. Nous avons invité Thérèse Casgrain sur le campus et tout le département de français, sauf un qui ne venait jamais, peut-être parce qu'il avait des idées plus avancées que son directeur, nous ont boycottés pour toute l'année.

Alors j'ai récidivé après la visite et la conférence de Thérèse Casgrain sur le campus. Ça n'a pas attiré des foules énormes, mais celles qui étaient là étaient très intéressées. Elles connaissaient un peu les féministes anglophones au Canada, elles connaissaient un peu les féministes en Angleterre. Mais vraiment, elles n'entendaient pas parler des féministes francophones. Alors je pense que ça a servi un peu. Et c'était à peu près six mois avant que le gouvernement Godbout nous donne le droit de vote pour les femmes. Mais ça a été une expérience. Et pour montrer au directeur que je n'avais pas changé malgré son boycott, nous avons invité André Laurendeau à la prochaine réunion. Et ça a continué comme ça.

JM : Quand vous avez été à l'université, est ce que vous viviez à l'université ?

MP : Non, j'étais chez nous. Et ça, je ne me suis jamais objectée à ça, parce qu'étant toute petite, on m'avait enfermée dans un pensionnat et ça a duré seulement quelques jours. J'ai fait une crise énorme et j'en suis pas revenue jusqu'à l'automne suivant, quand je savais bien que j'allais dans une école où il y avait un pensionnat, mais où je serais seulement élève de jour et que j'irais chez nous à tous les jours. Et ça a été dur. Et ça a été traumatique à l'âge de six ans. Mais si je l'avais pas fait, j'aurais été pensionnaire toute, toute ma vie d'élève et pour moi, je n'acceptais pas ça.

JM : Madeleine, pour les valeurs familiales, qu'est-ce que vos parents pensaient de vos activités pour le vote des femmes et pour les étudiants ?

MP : Pour le vote des femmes, ils trouvaient que ça avait bien du bon sens. Les femmes au fédéral avaient obtenu le vote à la fin de la première Grande Guerre et il faut se rappeler que le gouvernement à la première Grande Guerre a d'abord accordé le vote des femmes aux femmes et aux mères des soldats, comme si ça leur conférait une intelligence particulière. Alors le ridicule tue des fois ! Et le gouvernement, à peu près un an plus tard, était obligé de donner le vote à toutes les femmes au fédéral. Et mes parents avaient compris ça et maman pensait que c'était bien que les femmes aient le droit de vote et papa aussi. Il avait des sœurs surtout deux sœurs qui n'étaient pas de grandes militantes, mais qui étaient des femmes très indépendantes, qui gagnaient leur vie, s'occupaient de leurs parents et étaient très respectées dans la famille.

### Rencontre avec Françoise David

Françoise David : Déjà, pour une femme comme moi qui a eu aussi la chance d'étudier, je réalise que, là on parle donc des années 30, tu étais à l'Université McGill, c'est pas usuel non plus ça-là. Il devait pas y avoir des millions de femmes dans les facultés universitaires.

Madeleine Parent : Non, mais on pouvait prendre son baccalauréat à McGill. Ce qui ne pouvait pas se faire à l'Université de Montréal, par exemple. Il aurait fallu aller au collège Marguerite-Bourgeoys ou un autre des collèges dirigés par les religieuses. Et moi, j'en avais fini de ça et malgré que c'était une minorité de femmes à l'Université McGill, au stage du baccalauréat, il y en avait un bon nombre et on pouvait se trouver à l'aise.

FD: Mais aurais-tu dit déjà à l'époque je suis féministe ou si ça c'est pas nécessairement un mot qui t'était familier à l'époque ?

MP : Non, en fait, c'est un mot qui était bien peu employé, même par des féministes.

FD : C'est vrai.

MP : Et la dernière année à McGill, ma quatrième année de bac, j'étais présidente de la société française et c'était seulement pour les filles, il y avait une autre société pour les hommes, et j'avais invité... madame Casgrain.

FD : Thérèse.

MP : Thérèse oui. Avec le comité, nous étions toutes d'accord. Alors, ça a été une histoire avec le département de français. Le directeur du département de français était de France, c'était un monarchiste. À la fin de l'année – et ça, c'est arrivé pas tout à fait comme coïncidence – mais, à chaque année, au printemps, il y avait une réunion des doyens et des recteurs des universités. Une petite réunion où les Canadiens français de Laval et de l'Université de Montréal étaient bien tranquilles. Alors, c'est un étudiant qui avait été invité à aller parler de notre mouvement sur les bourses. Et comme il m'a demandé d'aller avec lui, celui de McGill, le doyen je pense, lui a dit bien, « bien tu demanderas à la jeune fille de parler aussi ». Alors il me dit : « you're on! ». J'ai dit, j'ai pensé à mon affaire et je leur ai parlé des préjugés des profs de français dans les universités anglaises et du fait que nous avions des gens instruits au Québec, qu'ils passaient par les universités aussi, quelques-uns à la Sorbonne qui étaient revenus et que s'ils voulaient comprendre un peu ce qui se passe au Québec, ils feraient bien de songer à eux et de les embaucher. Mais non ! Et ça été intéressant parce qu'on a écouté très gentiment, très silencieusement. Le recteur de l'Université à Montréal m'a dit quand personne ne regardait « Bravo! », mais pas trop fort. Et le doyen des Arts à McGill m'a dit : « Je veux vous parler ». Et il était pas mal. Alors après, quand les autres prenaient un café je pense, il dit : « Ça m'intéresse beaucoup, ce que vous avez ici. Quand vous reviendrez à l'automne, je veux que vous veniez me voir et qu'on s'en parle ». Mais j'ai dit : « Je reviens pas à l'automne, j'aurai mon bac ». « Ah !, il dit, je pensais que vous suiviez un cours de français et que vous vouliez enseigner ». J'ai dit non. Mais ils ont pris Idola St-Jean, l'été.

FD : Une autre qui n'avait la langue dans sa poche !

MP : Justement, justement !

FD : Au fond, il y avait quand même un petit peu d'ouverture. Ce que je vois dans ce que tu me dis là, parce que tu as beaucoup de sens stratégique, ça je le sais, déjà à l'époque, et je rappelle que t'étais jeune, t'étais capable de doser une intervention. Tu étais capable de savoir ce qui passerait, ce qui passerait pas, puis qu'au fond, il y avait peut-être une petite brèche par laquelle tu pouvais aller. Mais ça, ça s'apprend aussi, c'est pas inné, ça un enfant de trois ans serait pas capable de faire ça. Est-ce qu'il y a des gens que t'avais déjà vu faire qui t'ont inspiré dans ce genre, dans cette façon-là, d'intervenir ?

MP : C'est que même au couvent, tu sais, il y a tellement de moments de silence.

FD : On a le temps de réfléchir!

MP : On a le temps de réfléchir, d'être témoin des injustices et d'y réfléchir. Et c'est ce que j'ai fait. Mais j'étais bien décidée à ne pas me laisser amoindrir par tout ça. Et quand je suis arrivée à McGill, la domination s'exprimait autrement. C'était *anglo-British* et de classe encore beaucoup plus fortement que ce qu'il y avait au couvent. Alors je réfléchissais à ce qu'il y avait à faire.

FD : Au fond, tu aurais pu devenir, comme d'autres l'ont fait, une militante nationaliste. Mais visiblement, c'est pas ça que t'as eu envie de faire de façon prioritaire. T'es devenue une militante syndicale et t'as voulu travailler avec les plus démunis, les plus exploités.

MP : Oui, oui. Et c'est ce que je voulais faire. D'abord dans la lutte pour les bourses, pour

les étudiants, les étudiantes, c'était encore pour les défavorisés à qui on refusait la chance de s'instruire. Et c'était dans ce temps-là que les plus exploités, c'était surtout les petites Canadiennes françaises, et dans les ateliers de vêtements, et dans les usines de coton, et dans d'autres secteurs mal payés de l'industrie.

FD : Autrement dit, ce que je comprends, c'est – mais ça, je pense qu'on le sait – ce qui, toi, t'allumes le plus, t'indigne le plus et t'amènes à vouloir agir, c'est toute la question de l'exploitation de classe. Je pense que c'est assez évident. Mais en même temps, ce que tu dis, c'est comme par hasard, c'était aussi des femmes dans bien des cas, pis c'était aussi des Canadiennes françaises ou des immigrantes, j'imagine, qui étaient pas plus riches

MP : Même dans, par exemple, dans le textile secondaire, les ateliers de vêtements, tu avais un certain nombre de juifs. Ce sont les gens que Léa, Léa Roback a bien connus, qui avaient quitté l'Europe de l'Est au temps des pogroms avec les rois et les tsars, ou dont les parents avaient quitté l'Europe de l'Est, qui avaient certains métiers. Ils pouvaient être des tailleurs, ils pouvaient des presseurs ou des travailleurs à la machine très développés. Et il y avait dans ces ateliers-là aussi toute une foule de jeunes et de plus vieilles femmes canadiennes-françaises qui étaient la majorité. Et les curés leur disaient : « Il ne faut pas parler aux Juifs parce qu'ils ont tué le Christ alors faut pas se fier ». Mais alors, c'était la minorité dans les ateliers – les Juifs, les immigrants – qui avaient une conscience de classe et avec qui ils auraient pu apprendre des choses. Et quand j'ai rencontré Léa, puis je lui posais des questions, puis elle me disait avec une franchise absolue et avec beaucoup de plaisir quelle était la situation dans les ateliers. Et comment elle est allée chercher ces Canadiennes françaises qui étaient les plus exploitées, les plus nombreuses. Et avec le temps en discutant et en s'intéressant à leur condition et en discutant comment s'en sortir, elle a pu leur inspirer la volonté de travailler avec ces minorités de travailleurs et de travailleuses juives, et de se rendre compte qu'après tout, ils étaient pas si pire. C'était du monde quand même.

FD : Et qu'ils étaient tous dans la même situation. Et qu'ils avaient donc intérêt à se battre ensemble.

MP : C'est ça, oui. Alors j'avais appris ça d'elle. Et alors c'était un modèle.